Aux jeunes instituteurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **31 (1902)**

Heft 1

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1041108

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ments, et ne condamnez jamais personne sans l'avoir mis dans le cas de se justifier.

Ne punissez pas sans avertir, à moins qu'il ne s'agisse d'une faute qui exige sur-le-champ une peine proportionnée. Soyez plus indulgent pour les fautes secrètes, parce qu'elles ne sont pas accompagnées du scandale, qui est le plus grand des maux.

Suivez le précepte de l'Evangile en avertissant charitablement celui qui s'égare.

(A suivre.) (Communiqué par L. Meilland, instituteur à Liddes (Valais.)

Aux jeunes instituteurs

C'était aux jours pluvieux d'octobre ; l'atmosphère était pénétrante d'humidité. A la campagne, devant un bon feu, je causais avec un homme de loi, vétéran de la magistrature.

Le sujet de notre causerie était un livre qui avait fait un bruit scandaleux à son apparition, et qui, d'ailleurs, est tombé aujourd'hui dans l'oubli le plus complet. Nous étions d'accord à le condamner.

— L'avez-vous lu ? me dit mon hôte.

— Moi, non. Je m'en rapporte aux critiques autorisées que j'en ai lues.

— « Vous avez eu tort, mon ami, *il faut tout juger par soi-même.* » Je me disposais à répondre de mon mieux, éprouvant bien quelque embarras. La Providence vint à mon aide, en envoyant une diversion. Oh ! quand on est presque à bout d'arguments, une diversion, comme on l'accueille avec soulagement et avec joie. « Toc ! Toc ! — Entrez. »

C'était un bon vieux pâtre, introduit par la cuisinière. Dans une corbeille de branches de coudrier, il apportait de magnifiques champignons.

Son maître, entre autres passions innocentes, mais non sans danger, avait celle de ces cryptogames.

Il les regarde, les flaire, mais d'un air peu satisfait :

— « Je m'en défie ! Voyez, qu'en pensez-vous ? me dit-il en me les présentant !

— « Moi, lui dis-je, je n'y entends rien, je me déclare incompétent ; demandez plutôt à la cuisinière. »

« La cuisinière interpellée les examine à son tour. « Hé bien ! Jeannette ? — C'est du poison, pouah ! fit-elle. — Jetez donc ça, s'écrie le maître. — Pardon, mon ami, lui dis-je ! Comment !... les jeter sans les goûter ? — Mais !... — Non ! *il faut tout juger par soi-même.* — Vous voulez donc que je risque de m'empoisonner pour être sûr qu'ils sont mauvais ! — Eh ! vous vouliez bien m'exposer au poison en me faisant lire Renan ! »

Mon honorable ami me tendit la main ; il m'avait compris.

*
* *

Jeune homme, mon ami, combien en est-il autour de vous qui s'empoisonnent en voulant tout connaître, en voulant tout juger par eux-mêmes ! Combien de regrettables défections cette curiosité téméraire n'a-t-elle pas déjà occasionnées dans nos rangs !

C'est contre ces illusions funestes, dont beaucoup sont victimes, que votre ancien maître voudrait vous prémunir en ce moment en vous mettant en garde contre le danger auquel s'exposent ceux qui ne craignent pas de tout lire, de tout voir, de tout entendre !

Oui, mon cher ami, prenez garde à vous, prenez garde à votre cœur, car il est indubitable que l'on subit facilement l'influence de ceux qui nous atteignent par la parole et surtout par la presse. Le jeune homme, moins que tout autre, n'échappe à l'action continue et permanente des livres et des relations intimes. La jeunesse, en effet, n'est-elle pas l'âge de l'imprévoyance, de l'imprudence, de la présomption ? Des ennemis nombreux menacent son cœur ; c'est donc le cœur surtout que la prudence doit défendre.

Cette prudence est particulièrement indispensable à l'instituteur à cause de la nature et de l'importance de ses fonctions ; à lui qui doit à son éducation chrétienne et à sa position spéciale dans la société d'avoir plus à perdre que d'autres, sinon plus d'argent, certainement plus d'honneur et d'influence.

Mais alors, pourquoi se permettre cette lecture légère, pour ne rien dire de plus ; pourquoi cette compagnie suspecte, cette visite à ce bal public, où les mauvais sujets eux-mêmes sont scandalisés de vous voir ?

C'est que, répond-on, il est nécessaire de tout connaître. Tout connaître ? Quel goût pour la science ! réplique un grand orateur. En vérité, je vous félicite. Le champ est vaste ; l'horizon recule chaque jour ; que de connaissances précieuses pour vous et pour les autres vous pouvez acquérir, vous qui désirez tout connaître !... Hélas ! ce pauvre jeune homme ne songe guère à ces études trop sérieuses pour lui, où il ne trouve qu'ennui et dégoût. Il néglige même celles qui sont de son état et que son devoir lui impose. Que de temps peut-être il a déjà perdu !

Lui aussi est tenté auprès de l'arbre de la science du bien et du mal, et, comme il croit connaître assez de bien, c'est le mal qu'il veut connaître maintenant. Il veut tout connaître, tout, c'est-à-dire même le mal, surtout le mal.

Non pas tout le mal, il est vrai. Proposez-lui d'étudier la puissance fatale de ce poison qui tue le corps, d'en approcher ses lèvres. Oh ! alors il n'est pas si pressé de tout connaître ; il est assez prudent pour sauvegarder la vie du corps. Mais ce qui l'attire, c'est le poison qui tue l'âme. Il faut qu'il lise ce

livre où la foi est scandaleusement attaquée, et bientôt, peut-être, parce qu'il n'est pas en état de résoudre les difficultés par lui-même, il s'abandonne au trouble, au doute, au lieu de consulter les hommes compétents et d'entreprendre une étude sérieuse. Et Dieu sait où l'on s'arrête sur cette pente fatale !

Pauvre cœur ! de quoi n'es-tu pas capable quand une fois tu marches hors de la route !

(*A suivre.*) S***, *instituteur du Valais.*

NOTES DE VOYAGE D'UN PÈLERINAGE PESTALOZZIEN

(Suite.)

Yverdon, 21 septembre.

Les nécessités géographiques de mon rapide voyage font que mes différentes stations, sans que je l'aie cherché, correspondent précisément dans leur succession à l'ordre historique des étapes que Pestalozzi a parcourues tour à tour au cours de sa vie errante et agitée. Après Burgdorf, j'ai salué en passant Munchenbuchsee, où il transporta pour quelque temps son Institut, avant de l'installer enfin, pour vingt ans, de 1805 à 1825, dans le château d'Yverdon. J'ai d'ailleurs regretté, dans cet agreste village dont la simplicité cadre si bien avec le caractère et les mœurs de Pestalozzi, que le temps me manquât pour aller, à un kilomètre plus loin, à Hofwyl, visiter l'ancienne résidence de Fellenberg et l'école normale de garçons qui y est maintenant établie. Et de Munchenbuchsee, — tout comme Pestalozzi, — je suis parti pour Yverdon, non sans m'arrêter pourtant toute une journée à Fribourg, où la pédagogie est toujours en honneur. Je n'oublie pas quel aimable accueil m'y ont fait quelques-uns des professeurs de l'Université fribourgeoise, dont j'ai admiré les beaux laboratoires. Trois Français, élèves de l'Ecole normale supérieure de Paris, y occupent avec succès les chaires d'enseignement. Mais je garde surtout un souvenir reconnaissant à M. l'abbé Horner, dont les travaux pédagogiques sont connus de tous les amis de l'éducation, et à M. Genoud, le vaillant directeur du Musée pédagogique suisse de Fribourg, qu'on vient d'installer brillamment dans une partie des bâtiments du nouvel Hôtel des Postes

Mais arrivons à Yverdon. Ici, non loin du lac de Neuchâtel, les souvenirs nous assiègent. N'est-ce pas à Yverdon, en effet, que, quarante ans avant que Pestalozzi y arrivât, Jean-Jacques Rousseau est venu tristement vivre les premiers mois de son exil, alors que fuyant les jugements du Parlement de Paris, chassé de France pour avoir composé l'*Emile*, il crut pouvoir compter sur l'hospitalité de sa première patrie ? N'est-ce pas d'ici qu'il écrivait, en juin 1762 : « Je vais errer dans ces montagnes jusqu'à ce que j'y trouve un asile assez sauvage pour y passer en paix le reste de mes misérables jours ? » Il ne l'y trouva pas. Il s'était trompé quand il s'écriait : « Enfin, j'ai mis le pied sur cette terre de justice et de liberté ! » Le gouvernement de Berne, intolérant et rétrograde, comme il le resta